

Les Nouragues

'Mémoires' de la Station de Recherche



Pierre Charles-Dominique, 2012

Plan

- 1) Création de la Station des Nouragues**
- 2) Nos prédécesseurs ... un peu d'histoire**
- 3) Tonton Mika, la crique Sable**
- 4) Réserve des Nouragues et Station d'Ecotourisme 'Arataï'**
- 5) A la conquête de la canopée (1) : cordes, passerelles, bulle des cimes, dirigeable ...**
- 6) A la conquête de la canopée (2) COPAS, Pararé, conflits avec les orpailleurs clandestins**
- 7) Perdus en forêt**

8) La vie au camp, repas du dimanche, four à pain ...Electrification du camp communications avec l'extérieur, Sécurité, liaisons radio, balises ...

9) Rencontres surprenantes en forêt

1) Création de la Station des Nouragues

La station des Nouragues a toujours laissé une forte impression à ceux qui y ont séjourné et qui, dans la majorité des cas, pénétraient pour la première fois de leur vie dans une forêt tropicale intacte. Cette immersion en plein cœur d'une région inhabitée depuis plusieurs siècles représente une expérience inoubliable et l'attrait du site est probablement l'un des atouts qui a fait le succès de cette station scientifique. Vingt cinq ans après sa création, elle paraît destinée à une longue vie, tout au moins si des événements inattendus ne viennent pas mettre fin à son existence et, quoi qu'il arrive, de nombreuses publications scientifiques témoigneront des activités qui s'y sont déroulées. Cependant, beaucoup d'informations concernant la vie de la station, ses débuts, son évolution, certaines anecdotes... peuvent présenter un intérêt et risqueraient d'être perdues si elles n'étaient pas consignées quelque part. Cela ne pouvant intéresser qu'un petit nombre de personnes, essentiellement celles qui connaissent les lieux, un simple texte sous format « PDF », déposé dans les archives de la station, m'a paru suffisant. J'y ai cependant ajouté quelques notes explicatives qui aideront les lecteurs peu familiers de la Guyane et de la vie en forêt tropicale.

Prémices, préparatifs et première expédition

Situation dans les années 70-80

Pendant longtemps, les recherches botaniques et zoologiques menées en Guyanes ont consisté en simples collectes et ne nécessitaient pas la présence prolongée des scientifiques sur un site particulier. Ce n'est qu'avec le développement des recherches en écologie que cette exigence s'est progressivement imposée. Plusieurs initiatives se sont alors développées ça et là : programme ECEREX⁽¹⁾ sur la piste de Saint Elie, en 1976, recherches CNRS au pied du Mont Cabassou⁽²⁾, entre 1978 et 1980, camp du Muséum National d'Histoire Naturelle sur la rivière Arataye, entre 1978 et 1986. Aucune zone protégée n'existait à l'époque, la chasse n'était pas réglementée, de sorte que chaque région accessible aux scientifiques l'était également aux chasseurs. Outre les risques que cette situation engendrait (pièges à fusil installés jusque dans les périmètres de recherche, chapardage du matériel scientifique...), la grande faune était décimée partout où nous pouvions séjourner si bien qu'il était impossible de l'étudier ou d'en évaluer l'impact sur la régénération forestière. Au début des années 80, les écologues étaient regroupés sur la piste de Saint Elie, où ils bénéficiaient d'un camp sommaire (carbets sur terre battue à proximité d'une petite crique), ou bien au camp « Arataye » du Muséum, ouvert quelques mois par an, et où les conditions de vie étaient encore plus rustiques. A la même époque, Jean Marc Thiollay faisait des inventaires ornithologiques dans l'intérieur de la Guyane à la demande du Ministère de l'Environnement qui envisageait déjà la création d'un Parc. Thiollay avait obtenu l'autorisation d'accompagner l'armée dans ses différentes manœuvres dans l'intérieur du pays. La communauté scientifique investie dans des projets d'écologie forestière en Guyane était alors réduite à moins d'une vingtaine de chercheurs, tous organismes confondus, dont plus des trois quart résidaient en métropole et venaient en mission. Les crédits étaient maigres et les efforts dispersés. En 1985, lorsque trois projets de recherche, indépendants mais proches, furent déposés au Ministère de l'Environnement pour

des demandes de moyens, le ministère nous répondit qu'un financement était possible à la condition que nous nous regroupions.

Étaient concernés Jean Marc Thiollay, pour un programme d'ornithologie, Jean Pierre Gasc et Gérard Dubost, pour l'équipe Muséum travaillant sur l'Arataye, et moi-même, pour l'Unité CNRS-Muséum de Brunoy que je dirigeais depuis peu et dont une partie des recherches se déroulait alors sur la Piste de Saint Elie. Nous avions une préoccupation en commun : pouvoir travailler dans un environnement exempt de chasse. Nos collègues travaillant dans des disciplines moins sensibles que les nôtres à l'activité des chasseurs (entomologie, botanique, pédologie...) n'étaient pas aussi motivés que nous pour la recherche d'un site protégé, mais la majorité d'entre eux voyaient notre démarche d'un œil plutôt favorable. Quant à l'orpaillage clandestin, il n'avait pas commencé à se faire sentir et l'on n'imaginait pas l'importance qu'il prendrait par la suite. La solution du Muséum était bien tentante, puisque son camp était installé dans une zone suffisamment éloignée pour que la chasse n'y soit qu'occasionnelle. En outre, le principal chasseur professionnel de Régina (Bertin Migue) s'était engagé à épargner la zone où le Muséum venait de s'installer. Mais l'ouverture toute récente de la route Cayenne-Régina, et donc l'impact croissant de la chasse professionnelle qui alimentait les nombreux restaurants à gibier du pays, faisait craindre l'arrivée de chasseurs incontrôlables à plus ou moins brève échéance le long de l'Approuague et de l'Arataye.

L'idée de Thiollay, qui avait pu se rendre compte de l'efficacité des transports par hélicoptère, lors de ses missions avec l'armée, était de choisir un inselberg dans l'intérieur du pays, loin des lieux habités, et d'y établir une base scientifique uniquement accessible par hélicoptère. Gasc ne voulait pas trop s'éloigner de l'Arataye où les botanistes désiraient poursuivre les travaux qu'ils avaient initiés sur deux parcelles. Il proposa un inselberg pas trop éloigné du camp Muséum, dont la présence lui avait été signalée par le pilote d'avion François Susky⁽¹⁾, mais suffisamment loin des voies navigables pour dissuader les chasseurs. Les coûts de transport par hélicoptère, donc la distance séparant Cayenne du site que nous devions choisir, nous incitaient à opter pour la proposition de Gasc, car la majorité des autres inselbergs sont situés beaucoup plus loin vers le sud. Mais nous devions auparavant nous assurer que cette région convenait à notre projet. Nous décidâmes d'en faire une exploration préliminaire dont l'organisation me fût confiée.

⁽¹⁾ Le programme ECEREX (ECologie ERosion EXperimentation) découle du « Plan Vert », lancé en 1975 en Guyane par le Ministre des DOM TOM Olivier Stirn (Giscard d'Estain étant Président et Jacques Chirac Premier Ministre). A l'époque, la Guyane était faiblement peuplée (55 000 habitants) et le plan vert prévoyait de faire venir de métropole 30 000 « migrants » destinés à y développer l'agriculture. Le plan (très contesté localement) prévoyait de défricher plus de la moitié du territoire, au rythme de 15 000 ha par an, de transformer le bois en pâte à papier et, avec les bénéfices recueillis, de financer la reconversion des sols en plantations d'eucalyptus et pins des caraïbes, vergers, cultures vivrières, pâturages *etc.* Parallèlement au lancement de ce projet, en 1976, la DGRST lançait le projet ECEREX, destiné à évaluer l'impact de ces transformations sur l'environnement. Le projet, coordonné par le CTFT (Centre Technique des Forêts Tropicales, organisme maintenant agrégé au CIRAD), comprenait également l'ORSTOM, l'INRA et le Muséum National d'Histoire Naturelle. Très rapidement, les grandes exploitations papetières internationales se retirèrent du projet, le plan agricole avorta, mais la DGRST continua de financer l'opération ECEREX jusqu'en 1980. Dès 1978, certains chercheurs du CNRS et des Universités de Montpellier et Paris VI s'associèrent à ce projet qui représente le premier programme interdisciplinaire de Guyane. Les parcelles expérimentales étaient réparties le long de la piste de Saint Elie (RD-21), sur une dizaine de kilomètres, le camp de base étant situé au PK 16,2.

⁽²⁾ Les recherches menées au pied du Mont Cabassou, furent initiées en 1976 et se déroulèrent entre 1978 et 1980. Elles regroupaient des mammalogistes et des botanistes du CNRS (Brunoy) et de l'ORSTOM (Cayenne), autour d'un programme sur la régénération forestière. Le terrain d'études, trop proche de Cayenne, fut abandonné et les recherches se déplacèrent et se poursuivirent sur la piste de Saint Elie, en particulier sur la parcelle ARBOCEL du projet ECEREX.

Exploration des Nouragues

La région n'avait pas de nom sur les cartes et nous décidâmes de la baptiser du nom de ses anciens occupants, les amérindiens Nouragues (ou Noraks). L'IGN venait de publier en 1983 sa carte au 1 : 50 000^{ème} qui se révéla extrêmement utile par la suite⁽⁴⁾. L'emplacement de l'inselberg y était visible par un figuré particulier et, depuis le haut des collines bordant la rivière Arataye, un botaniste du Muséum (Serge Barillet) avait pu observer cet inselberg à partir d'un arbre dominant qu'il avait escaladé pour y prélever des échantillons. Un layon sommaire avait même été tracé en suivant un cap à la boussole, depuis le camp Muséum, pour atteindre le pied de cet inselberg. Mais l'itinéraire, qui était rectiligne, passait par des ravines profondes et des zones marécageuses, si bien que les difficultés de marche ne permettaient pas d'acheminer le matériel indispensable à l'établissement d'un campement léger. Ayant mis au point et expérimenté depuis peu un système d'orientation en forêt (les GPS n'existaient pas encore) je proposais un itinéraire plus long mais plus facile, contournant les ravines et passant par les plateaux et les lignes de crêtes. Cela correspondait à une marche d'environ 12 km, le départ se faisant à partir de l'embouchure de la crique Nourague dans la rivière Arataye. Le principe d'orientation était le suivant : pendant qu'une personne ouvrait la voie au sabre, selon un cap déterminé, le cheminement était mesuré au topofil (mètreur à fil perdu) au fur et à mesure de l'avancée, et des relevés au compas étaient réalisés tous les 20 à 30 mètres. Ces données topographiques (directions et distances séparant chaque point) étaient notées au fur et à mesure, et régulièrement reportées sur un petit ordinateur portable. Nous pouvions, ainsi, après impression des résultats sur une mini-imprimante portable, visualiser notre cheminement, le comparer à celui que nous avions prévu et, au besoin, rectifier notre cap⁽⁵⁾. Notre cheminement pouvait donc contourner les zones difficiles que la lecture de la carte IGN permettait de prévoir.

⁽³⁾ François Susky est le plus ancien pilote de Guyane.

⁽⁴⁾ Cette carte, publiée par l'IGN en 1983, a été réalisée à partir de photos aériennes en stéréoscopie. Malgré l'existence d'une couverture végétale épaisse, cette technique permet de représenter le réseau hydrographique et les courbes de niveau (tous les 20 m) avec une assez bonne précision. Cette couverture cartographique ne couvrait pas la partie sud de la Guyane.

⁽⁵⁾ Le procédé a été « allégé » pour la campagne suivante, en octobre 1986 : l'itinéraire était toujours mesuré au topofil et les directions relevées au compas (éventuellement complétées par des relevés de pente faits au clinomètre, quand il s'agissait de mesures plus précises), mais l'ordinateur et l'imprimante étaient remplacés par une calculatrice programmable qui indiquait, pour chaque point introduit, ses coordonnées géographiques en abscisse et en ordonnée. Il suffisait alors de reporter à la main, sur la carte, les principales positions ainsi obtenues et d'y dessiner notre itinéraire.

L'expédition était composée de 8 personnes :

- **Georges Elfort** (technicien à l'ORSTOM, l'actuel IRD) piroguier aguerri à la vie en forêt et aux expéditions
- **Desmo Betian**, aide de terrain Saramaca ayant déjà travaillé avec les chercheurs du Muséum, reconnu pour son sérieux et sa connaissance de la forêt
- **Jean Pierre Gasc**, responsable du « programme Guyane » du Muséum et âgé de 50 ans à l'époque. Il avait participé à la mise en place du camp Muséum, dès sa création, et apportait ses connaissances scientifiques, plus particulièrement dans le domaine de l'herpétologie. Gasc avait déjà participé à plusieurs expéditions en Afrique et en Amazonie.
- **Daniel Sabatier**, étudiant en thèse, botaniste spécialiste des arbres.
- **Pierre Michel Forget**, étudiant en thèse, botaniste travaillant sur la régénération forestière.
- **Marc Théry**, étudiant en thèse, spécialiste du comportement reproducteur des oiseaux.
- **Olivier Tostain**, étudiant en thèse, ornithologue.

- **Pierre Charles-Dominique**. Agé à l'époque de 44 ans, j'avais participé à plusieurs opérations scientifiques au Gabon, Madagascar et Guyane. J'apportais mes compétences en mammalogie, en écologie forestière, ainsi qu'en cartographie.

Notre petit groupe était donc composé de deux techniciens locaux, très bons connaisseurs de la forêt, deux chercheurs ayant chacun une vingtaine d'années d'expérience du terrain en forêt tropicale, et quatre étudiants⁽⁶⁾ ayant déjà deux à trois ans d'expérience de la forêt. La mission devait durer une quinzaine de jours, dont sept passés au pied de l'inselberg. Son but était (1) d'évaluer sommairement l'état de ses peuplements d'arbres et de vertébrés, (2) de prospecter les savanes roches afin de sélectionner un premier site de poser pour hélicoptère, (3) de repérer un emplacement favorable à l'établissement d'un camp, comportant une zone plate bordant une pente raide, pour la future zone d'atterrissage pour hélicoptère, ou DZ (*Dropping Zone*), (4) de trouver une source proche du futur camp. Cette source devait être située à un niveau supérieur à celui du camp, de façon à pouvoir acheminer l'eau par une simple conduite. En Guyane, les campements forestiers temporaires sont habituellement établis en bordure de ruisseaux. Il nous paraissait cependant, pour un camp permanent, plus judicieux de rechercher le sommet d'une colline, emplacement moins humide et plus ventilé que les bas-fonds. Ce choix inquiétait d'ailleurs les Saramacas, habitués à camper ou à établir leurs villages à proximité des cours d'eau.

⁽⁶⁾ Trois de ces anciens étudiants sont maintenant chercheurs à l'IRD, au MNHN, et au CNRS ; le quatrième dirige un bureau d'étude.

Nous étions en 1986 et la date de l'expédition fut fixée à mars, période de l'année qui correspond généralement à une diminution passagère des pluies (petit été de mars). Cela nous permettait d'éviter les grosses pluies et nous laissait, par la suite, suffisamment de temps pour préparer la campagne suivante, destinée à l'ouverture du camp, en octobre, cœur de la saison sèche.

La seule autorité que nous avions contactée était l'armée, que nous sollicitions pour l'ouverture d'une DZ. Le colonel⁽⁷⁾ nous reçut avec courtoisie, Gasc et moi, mais il marqua une certaine réserve quant aux chances de succès de notre expédition (des civils !). Il nous dit cependant que des manœuvres aériennes étaient prévues plus au sud, pendant la période correspondant à notre expédition exploratoire, et qu'il survolerait notre zone, sans pour autant qu'une date éventuelle de rendez-vous ne soit prise. De notre côté nous n'imaginions pas pouvoir être aperçus en forêt depuis un hélicoptère. Quant à notre demande pour l'ouverture d'une DZ, il fallait l'adresser au Ministère des Armées, l'Etat Major de Cayenne ne faisant « qu'obéir » aux ordres venant de Paris.

La route Cayenne – Régina n'était ouverte que depuis deux ou trois ans, elle n'était pas encore bitumée et le trajet durait bien quatre heures. Il fallait donc faire halte à Régina où nous passâmes la nuit à la Gendarmerie, dans un petit carbet mis à notre disposition pour y accrocher nos hamacs. Le lendemain, le voyage en pirogue dura environ huit heures. C'était une grande pirogue en bois (les coques alu n'étaient alors pas utilisées pour la navigation en rivière) et la « base Muséum » était située au début des sauts Pararé, ce qui nécessitait le franchissement de quelques passages difficiles.

Le camp, installé 1500 m en amont du « camp Pararé » actuel, comprenait un carbet commun, destiné à la cuisine et aux repas, et trois petits carbets dortoirs prévus pour y accrocher des hamacs. Ce camp avait été établi en sous bois, sans défrichage préalable, et l'une des constructions avait d'ailleurs été écrasée par la chute d'un arbre l'année précédente. L'eau était prélevée directement dans la rivière où une petite anse peu profonde servait à la toilette

et à la vaisselle. La table était faite de quatre pieux plantés dans le sol et supportant des petits rondins juxtaposés les uns contre les autres ; les deux bancs étaient construits selon la même technique. La cuisine était préparée sur un petit réchaud à gaz et l'éclairage se faisait à la bougie, avec cependant une lampe à gaz pour le carbet commun. Le campement de la Piste de Saint Elie, où une partie d'entre-nous travaillait à l'époque, était assez semblable, mais il avait été construit dans une petite clairière de 20 m de diamètre, qui permettait d'avoir un peu de soleil en milieu de journée. Ces constructions légères sont habituellement utilisées pour les campements provisoires⁽⁸⁾. Elles sont relativement confortables et suffisantes pour des courts séjours, mais la vie y devient plus compliquée après dix à quinze jours, surtout pendant les fortes pluies. L'humidité y étant à saturation, le linge ne sèche pas, le matériel souffre, les insectes deviennent de plus en plus nombreux, en partie à cause des déchets divers qui s'accumulent à proximité. Des problèmes de santé peuvent alors survenir, aggravés quand les organismes sont fatigués. Les expériences passées nous avaient convaincus que le futur camp, destiné à des séjours de plusieurs mois, devait être moins spartiate et offrir plus de commodités et de sécurité.

La nourriture représente un problème particulièrement important dans l'organisation de ces campements. Les conserves sont lourdes, donc difficiles à transporter dès que la mission dépasse quelques jours, et les aliments se périment rapidement. Pendant longtemps les expéditions en forêt ont utilisé la méthode locale qui consiste à emporter du manioc séché, sous forme de kouak ou de cassave, du riz, un peu d'huile, de sel, sucre, café en poudre, rhum..., et de vivre de chasse et de pêche. C'est cette solution que les chercheurs du Muséum avaient adoptée depuis 1978, améliorant cependant leur menu par des conserves qu'ils pouvaient acheminer par pirogue. Durant les premières années, quand la route Cayenne-Régina n'était pas encore ouverte, le matériel était embarqué à Cayenne, sur une « tapouille » qui, chaque semaine, ravitaillait par mer les bourgs de Régina et de Saint Georges de l'Oyapok. Les membres de l'expédition se rendaient quelques jours plus tard à Régina, par un petit avion régulier et, de là, récupéraient leur matériel et s'embarquaient dans la pirogue. Les piroguiers descendaient une fois par mois à Régina pour divers achats à la boutique du village. Quand la route fut ouverte, les voyages et le ravitaillement furent plus faciles. Une ou deux missions scientifiques, de trois mois chacune, étaient organisées chaque année par le Muséum. Au moment de quitter le site, le matériel était caché en forêt, protégé sous une bâche, à quelques dizaines de mètres du camp. Mais les vols étaient rares dans les « grands bois », un certain code de bonne conduite et de solidarité y régnant à l'époque.

(7) A l'époque, c'était un Colonel qui commandait l'état major de Cayenne. Un peu plus tard, à l'apparition des troubles politiques du Surinam, ce fut un Général.

(8) Lors des campements légers, les carbets sont construits avec des petits troncs prélevés dans les environs. Les poteaux sont directement plantés en terre et le toit est couvert de feuilles de palmier ou, de plus en plus souvent maintenant, par une bâche de plastique translucide. Quand il s'agit d'un campement de quelques jours, on se contente bien souvent d'accrocher son hamac entre deux petits arbres distants de quatre à cinq mètres l'un de l'autre. Une cordelette est alors fixée, bien raide au dessus du hamac, en guise de faîtière, servant à soutenir une petite bâche dont les angles et les bords sont tendus par des ficelles fixées à la végétation environnante.

Il existait une contradiction entre la nécessité de se nourrir de gibier et le besoin de travailler dans une zone non chassée pour y étudier sa faune. Nos collègues avaient trouvé un compromis en envoyant les aides Saramaca chasser 5 kilomètres en aval du camp. Mais la discipline se relâchait de temps en temps, sans pour autant que les prélèvements se fassent à proximité immédiate de la zone d'étude. En outre, quand un Saramaca part en forêt, il est d'usage qu'il rapporte de la viande boucanée à sa famille. Les prélèvements dépassaient donc largement les besoins du camp et, surtout quand les mammalogistes et les ornithologues

n'étaient pas présents pour contrôler ce qui se passait, certaines espèces sensibles pouvaient être chassées alors que la consigne était de les épargner. Ces pratiques, menées dans un périmètre « réservé à la recherche », furent à l'origine du refus de la Préfecture à qui une demande de protection de la zone avait été adressée par le Muséum.

Il ressortit de nos diverses discussions et réunions parisiennes que la nouvelle station serait approvisionnée en viande et en poisson congelé, depuis Cayenne, et que personne ne serait autorisé à chasser et pêcher. Cela exigeait que nous fassions l'acquisition d'un congélateur à pétrole et que nous soyons régulièrement ravitaillés par hélicoptère, environ une fois par mois. Cette solution, qui fit largement ses preuves par la suite, déplut tellement à l'un des membres de l'équipe Muséum, nostalgique de la vieille époque, qu'il se désolidarisa du projet. Certains esprits pessimistes prédisaient bien qu'il serait impossible d'empêcher nos aides Saramacas⁽⁹⁾ de chasser. Après leur avoir expliqué les raisons de ces nouvelles dispositions, j'obtins facilement d'eux la promesse qu'ils ne chasseraient pas et même, qu'ils n'apporteraient pas leurs fusils. En échange ils auraient un travail plus régulier, nous leur fournirions des vivres congelés et, seule concession, ils auraient l'autorisation, de temps en temps, de cueillir des fruits de palmiers patawa et comou pour leur consommation. L'expérience montra par la suite que ces prélèvements de fruits étaient infimes.

Il fallait que ces bonnes dispositions soient appliquées dès notre expédition de mars 1986. Je fis donc, avant le départ, l'acquisition d'une quantité impressionnante de soupes en sachets et autres repas lyophilisés vendus dans les rayons camping, une pleine valise ! Tous ces produits furent répartis en lots individuels avec, en supplément, des rations de sucre, nescafé, lait et chocolat en poudre... conditionnées dans des sachets de plastique soudé. Quelques essais préliminaires avaient montré qu'il fallait, en forêt, doubler les doses recommandées sur les notices, et la ration individuelle journalière (lyophilisée) pesait environ 400 g. Ainsi, chacun portait dans son sac à dos une charge de 4 kg de vivres, ce qui assurait une autonomie de 10 jours. L'eau serait puisée dans les criques et le feu allumé avec du bois mort, en facilitant son départ avec une bougie. Nous n'avions emporté qu'une seule casserole et chacun avait son bol et ses couverts. Il faut dire que pendant notre première journée passée au camp Muséum, au fur et à mesure que nous préparions le matériel, nous nous inquiétions du poids croissant que prenaient nos sacs à dos. Chacun, après quelques essais de portage, se débarrassa du superflu, ne conservant que la nourriture, le matériel de couchage (hamac, duvet, bâche plastique), un minimum de vêtements, auxquels s'ajoutaient la trousse médicale, les appareils photos, lampes frontales... et autre petit matériel. Je transportais le petit ordinateur et l'imprimante, ce qui me contraignit à laisser mon appareil photo.

L'ORSTOM nous avait prêté son poste radio émetteur-récepteur afin de pouvoir demander, en cas de besoin, du secours par le canal de « Radio Préfecture », service public mis en place pour joindre les zones isolées de Guyane. Mais l'appareil et sa batterie étaient tellement lourds que l'on décida de les laisser dans la pirogue. Si un problème survenait, quelqu'un devrait revenir sur ses pas, jusqu'à la rivière, et donner l'alerte.

⁽⁹⁾ Les Saramacas constituent l'un des peuples de « noirs marons » ou « bushinengués », originaire du Surinam. Leurs ancêtres, anciens esclaves africains, s'évadèrent des plantations hollandaises entre le XVII^{ème} et le XVIII^{ème} siècle et reprirent une vie libre et autonome en forêt. De nombreux Saramacas sont venus et continuent de venir en Guyane pour y travailler comme piroguiers et ouvriers forestiers.



En tête de la colonne, Desmo Bétian et Georges Elfort (8 mars 1986).



Campement du 9 mars 1986. De gauche à droite, Jean Pierre Gasc, Pierre Charles-Dominique, Daniel Sabatier, Olivier Tostain, et Pierre Michel Forget.

Nous quittâmes le camp le 8 mars au matin, en pirogue, pour aller rejoindre l'embouchure d'une petite crique que l'on devait baptiser plus tard « crique Nouragues », environ trois kilomètres en aval du camp Muséum. On y fit pénétrer la pirogue, que l'on laissa amarrée, et l'on se mit en ordre de marche pour franchir la première colline. Georges Elfort et Desmo étaient devant, se relayant pour ouvrir le chemin au sabre. Ayant préparé l'itinéraire, je les suivais, boussole en main, pour donner le cap et le rectifier quand il le fallait. La personne portant le topofil fermait la marche de façon à ce que le fil que nous laissions derrière nous ne gêne pas la marche du groupe. En avant-dernière position se tenait le préposé au compas, et encore devant lui, celui qui notait caps et distances mesurées. Les deux premières heures furent les plus dures car le poids des sacs à dos se faisait sentir et les sangles commençaient à nous meurtrir les épaules, chacun portant environ 25 kg. Puis les dos étaient « engourdis » et nous marchions sans trop y songer. Georges et Desmo avaient préféré leurs équipements traditionnels : chacun d'eux portait un katouri, hotte faite de lianes tressées et, malgré la nourriture lyophilisée que je leur avais donnée, ils avaient jugé plus prudent d'apporter une petite touque de kouak. Ce type d'expédition, et surtout ce mode d'orientation, les inquiétaient. Ils me dirent plus tard que c'est bien parce qu'ils nous connaissaient depuis longtemps qu'ils avaient accepté de venir avec nous. C'est surtout l'utilisation de l'ordinateur qui les surprenait ; ils en parlèrent longtemps, par la suite, au cours des soirées passées au camp.

Après avoir traversé un cours d'eau (la branche Est de la crique Nourague), la première montée, assez raide, nous obligea, par endroit, davantage à grimper, en s'accrochant aux petits arbres, qu'à marcher. Mais une fois arrivés sur un immense plateau, la marche se poursuivit sur terrain à peu près plat. En début d'après-midi on aperçut des petites traces de sang sur les feuilles du sous-bois. C'était Georges Elfort qui s'était accidentellement entaillé le mollet d'un coup de sabre, et qui continuait de marcher sans rien dire. La plaie était assez profonde et ne s'arrêtait pas de saigner. Nous fîmes un bandage compressif qui arrêta l'hémorragie et l'on continua. Vers 16 heures nous avons parcouru environ 9 km et il était temps de chercher un endroit pour camper. On s'orienta vers la pente afin de trouver un point d'eau. Nous étions en fait assez proches d'une pinotière que l'on baptisa plus tard « pinotière perchée ». Il s'agit de l'amorce d'un bassin versant qui a accumulé de nombreux sédiments et, dans lequel, nous fîmes quelques années plus tard, des carottages pour des études paléo-climatologiques. Après nous être assuré qu'il y avait de l'eau, et une fois nos hamacs installés, on fit un feu. Il nous

fallut presque une bougie entière pour le faire démarrer, le bois étant très humide. Aussi, le lendemain, j'emportais quelques fragments à demi consumés afin d'amorcer plus facilement le feu suivant. Après une nuit de récupération, et après avoir pris nos petits déjeuners, on plia nos affaires. J'eus la désagréable surprise de voir que, pendant mon sommeil, des singes hurleurs avaient littéralement couvert ma bâche de fientes. C'était notre première prise de contact avec des animaux qui n'avaient jamais vu d'êtres humains. Je la nettoyais tant bien que mal, en la frottant avec des feuilles, et après l'avoir repliée, côté souillé vers l'intérieur, je faisais mon sac. Avec la fraîcheur du matin on ressentait les efforts de la veille et le démarrage fut assez dur, particulièrement pour Georges Elfort dont le mollet était douloureux. Après moins d'une heure de marche nous aperçûmes la silhouette de l'inselberg à travers les arbres. Pour ceux qui connaissent les lieux, nous suivîmes le déversoir de la pinotière perchée, jusqu'à la crique Nouragues que nous suivîmes sur sa rive droite, longeant la pente de l'inselberg, puis la colline où se trouve le camp actuel. Nous avons sélectionné cette colline en nous fondant sur l'analyse des courbes de niveau de la carte IGN, estimant que sa position était favorable à la construction du futur camp. On installa le campement à son pied, en bordure de crique, à peu près à l'aplomb des carbets « cuisine » et « laboratoire » actuels. Georges Elfort souffrait trop pour continuer et resta deux jours au hamac pour se reposer.

	
<p>Transfert des données topographiques sur le microordinateur.</p>	<p>Georges Elfort au camp. On peut remarquer son mollet gauche qui est bandé.</p>

Le lendemain, un groupe de singes atèles découvrit notre campement, ce qui les rendit furieux. Ils se mirent à nous bombarder de branches mortes qu'ils décrochaient en les secouant, se plaçant toujours à l'aplomb des personnes et des hamacs qu'ils visaient. Craignant pour notre matériel, nous dûment nous éloigner d'une vingtaine de mètres du campement et les attirer vers nous, pour éviter qu'une grosse branche ne déchire une bâche ou un hamac. Nous nous contentions d'éviter les projectiles qui nous étaient destinés, jusqu'à ce que la petite troupe se calme et s'éloigne. Ce genre d'intimidation s'est reproduit par la suite, à de nombreuses occasions, une collègue fut même blessée par une branche qui rebondit au dernier moment contre un tronc et vint la frapper à la tête. La population locale d'atèles s'est maintenant habituée à la présence humaine et ses manifestations sont beaucoup moins agressives.

Nous laissâmes donc Georges Elfort au camp et prîmes le chemin de l'inselberg. L'étude préalable des courbes de niveau nous avait incités à l'aborder par sa partie sud-ouest, ce qui évitait les falaises abruptes. Le chemin actuel suit d'ailleurs pratiquement la voie ouverte à ce moment là. Après l'émerveillement dû à la découverte de ce milieu si particulier, mais aussi à la vue qui s'offrait à nous sur plus de 100 km à la ronde, on se rendit compte que les zones dégagées étaient essentiellement composées de grosses bosses de granite, peu propices à l'atterrissage d'un hélicoptère ; mais nous n'avions pas encore d'expérience dans ce domaine. En outre, le chemin était assez long (1700 m depuis la base), avec un dénivelé de 300 mètres, ce qui aurait nécessité de très gros efforts pour transporter le matériel entre le sommet et le pied de l'inselberg. Etablir un camp directement sur les roches, ou même à proximité immédiate, aurait entraîné de nombreux inconvénients, à commencer par l'approvisionnement en eau pendant la saison sèche. Cette solution avait bien été proposée par quelques uns de nos collègues, lors des réunions préparatoires, mais nous l'avions écartée.



Première arrivée au sommet de l'inselberg (10 mars 1986). De gauche à droite : Pierre Charles-Dominique, Daniel Sabatier, Olivier Tostain, Pierre Michel Forget, Desmo Bétian, Marc Théry, et Jean Pierre Gasc.



Exploration des terrasses le 11 mars 1986. En premier plan Desmo Bétian, en second plan trois autres membres du groupe en « petite tenue ».

C'est en s'approchant le plus près possible de la partie sud, là où la pente est la plus raide, que l'on aperçut, bien en contrebas, des zones rocheuses qui, vues d'en haut, paraissaient assez plates. Rassurés, nous en relevâmes les alignements de façon, dès le lendemain, à ouvrir un nouveau chemin permettant d'atteindre ce que nous appelons aujourd'hui les « terrasses ». La voie était beaucoup plus courte, environ 600 mètres depuis le camp, avec seulement une centaine de mètres de dénivelés. Après une exploration préliminaire des lieux, nous avons repéré une zone où la pente était suffisamment faible pour qu'un hélicoptère puisse s'y poser. Le premier objectif était atteint. Heureux et détendus, nous avons étendu nos vêtements sur les roches, pour les faire sécher au soleil, et nous circulions entre les différents petits massifs de clusia. C'est à ce moment là que nous entendîmes le bruit d'un hélicoptère. C'était celui de l'armée, un Puma, qui se dirigeait vers le nord-ouest, à environ un ou deux kilomètres de nous. On déploya une couverture de survie, bien brillante, pour adresser des signaux, et nous fûmes aussitôt repérés, l'hélicoptère se détournant pour venir droit vers nous. Le contraste était surprenant entre ces militaires en tenue de combat, se tenant, serrés à la porte qu'ils avaient ouverte, et nous, en slips, pieds nus sur la roche, sous l'hélicoptère qui faisait le point

fixe à 10 mètres de hauteur car il ne trouvait pas de place adéquate pour se poser. Le souffle cassait des branches de clusia et les projetait au ras du sol, sur près de cinquante mètres de distance. Le vacarme étant assourdissant, toujours par gestes, on leur fit comprendre que tout allait bien et ils repartirent, nous laissant dans un silence impressionnant. Après cinq minutes on se demandait encore si tout cela était bien réel et si nous n'avions pas rêvé !

Nous retrouvâmes Georges Elfort au campement. Le reste de notre séjour au pied de l'inselberg fût consacré, les jours suivants, à un examen sommaire de la flore et de la faune, ainsi qu'à l'étude topographique des environs. La colline que nous avons sélectionnée sur la carte IGN s'avérait favorable à l'établissement d'un camp et d'une DZ. Un petit ruisseau descendait des flancs de l'inselberg, pas très loin de là, à un niveau supérieur à celui de notre colline, ce qui permettrait d'y acheminer l'eau par une simple canalisation de 400 m de longueur. La seule chose qui nous contrariait était l'absence de « wapa » (*Eperua falcata*) sur la zone dédiée au camp et à la DZ. Il s'agit d'une espèce d'arbre dont le bois est particulièrement résistant aux attaques de termites et de champignons, donc très recherchée pour la confection des poteaux de carquets. Nous ne voulions à aucun prix couper des arbres dans les environs du futur camp, prévoyant de n'utiliser que ceux qui seraient inévitablement sacrifiés lors de l'ouverture de la zone de vie, soit moins d'un tiers d'hectare. Nous avons cependant repéré sur place quelques vieux troncs de « wacapou » et de « cœur-dehors », tombés au sol depuis plusieurs années, et dont la qualité se prêtait à la confection des charpentes.

La faune était abondante, en particulier les grandes espèces qui sont les premières à se raréfier ou à disparaître dans les régions occupées par l'homme. Leur comportement montrait nettement qu'elles n'avaient jamais été chassées. En fait, l'attitude des espèces sauvages, la première fois qu'elles se trouvent face à l'homme, est assez variable. Celles qui sont arboricoles se sentent en sécurité et ne fuient pas, tout au moins quand elles sont suffisamment en hauteur. Les singes sont même attirés et peuvent devenir agressifs. Mais la majorité des autres espèces arboricoles sont indifférentes à notre présence et, quand elles sont immobiles dans les feuillages, elles passent le plus souvent inaperçues. C'est principalement par l'écoute de leurs vocalisations que l'on peut les détecter. La réaction des espèces terrestres est différente car leurs principaux ennemis naturels (grands félins) sont également terrestres. L'homme, même quand il est vu pour la première fois, est probablement assimilé à un prédateur potentiel, et les inquiète, si bien qu'elles préfèrent s'en éloigner ou se cacher derrière un arbre. C'est donc essentiellement par l'examen des empreintes et des fientes, mais aussi de rencontres fortuites, que l'on peut se faire une idée de leur présence et de leurs densités.

Après une semaine passée au pied de l'inselberg nous regagnâmes le camp de l'Arataye. Le chemin était déjà tracé et, lors de l'exploration du secteur, nous avons ouvert un raccourci rejoignant l'emplacement de notre premier bivouac du 8 mars, ce qui nous faisait gagner près d'un kilomètre. Il nous suffisait de suivre le fil du topofil, laissé à l'aller, et nous arrivâmes à la pirogue vers midi. Le mollet de Georges Elfort était en bonne voie de guérison et, à part une infestation de chiques⁽¹⁰⁾, nous n'avons pas eu de problèmes majeurs. Ces chiques avaient vraisemblablement été apportées par les « indiens blancs⁽¹¹⁾ » qui avaient utilisé le camp Muséum peu de temps avant notre arrivée. Nous en avons d'ailleurs croisés en montant la rivière, accompagnés d'un chien borgne et souffreteux, vraisemblablement responsable de cette infestation, car les chiques ne vivent pas naturellement en forêt.

⁽¹⁰⁾ Les chiques sont des petites puces dont les larves vivent dans le sol où elles se nourrissent de déchets organiques. Après métamorphose, les adultes s'accouplent et les femelles fécondées piquent une personne, se fixant de préférence sous les pieds ou sur les orteils. Sans que l'on s'en rende compte, l'animal s'enfonce sous la

peau, perdant ses pattes au passage, et se transforme en quelques jours en une boule de la taille d'un petit pois, principalement formée par son utérus rempli de centaines d'œufs qui sont régulièrement expulsés par un petit orifice qui suppure. Une fois installées, les chiques deviennent douloureuses et il faut les extraire, ce qui laisse une plaie susceptible de s'infecter. Les chiens peuvent également être contaminés et ils propagent souvent ce parasite.

⁽¹¹⁾ Ces « indiens blancs », comme ils se nommaient, étaient constitués par un tout petit groupe de français venus de métropole, qui voulaient faire un retour à la nature en adoptant un mode de vie proche de celui des Amérindiens. Ils voyageaient sur des petites pirogues, sans moteur, avançant à la pagaie, et ils avaient établi leur camp en amont de celui du Muséum. Ils ne chassaient pas, mais pêchaient, principalement pour nourrir leur chien, leur régime étant plutôt végétarien. Au cours de notre montée vers le camp Muséum nous avons croisé deux d'entre eux qui descendaient en pirogue. Ils nous avaient arrêtés pour nous demander si nous n'avions pas aperçu une seconde pirogue, qui descendait avec eux, et qu'ils avaient perdue de vue au cours du franchissement d'un rapide. La pirogue que nous avons croisée était occupée par un homme, jeune et apparemment en bonne forme physique, une jeune femme, très amaigrie et silencieuse, qui avait oublié de nombreuses plaies (probablement dues à une leishmaniose) par de l'argile, et enfin le chien borgne. Rencontrés quelques mois plus tard, ils nous dirent qu'ils avaient décidé de s'établir un peu plus en aval, en dessous du camp Muséum, mais leur communauté ne dura pas très longtemps. A l'époque ils étaient d'ailleurs accompagnés par 'S', personnage se disant sociologue et qui étudiait les communautés marginales. En fait, ce « sociologue » était apparemment plus marginal que les personnes qu'il était censé étudier. S'étant disputé avec eux, il me dit qu'il ne leur parlait plus, ce qui me laissa perplexe sur ses « modalités de recherche ».

De retour à Régina, nous nous présentâmes à la Gendarmerie pour récupérer nos deux véhicules et pour signaler que tout s'était bien passé. Notre première question fût de demander les résultats des élections législatives qui venaient d'avoir lieu. Mais tout ce que l'on put obtenir fut que le vote s'était déroulé sans histoires à Régina et qu'il y avait un nouveau ministre des armées, dont le nom ne nous disait rien. Arrivés à Cayenne, on apprit que la première cohabitation venait de se mettre en place !

Dans les quelques mois qui suivirent cette expédition exploratoire, le Ministère de l'Environnement nous accorda un crédit de 50 000 francs (environ 8 000 €), étalé sur deux ans, permettant de réaliser les plus grosses dépenses nécessaires à l'installation d'un camp (Contrat SRETIE 86 234). Le Muséum, par le biais de son « Programme Guyane », finançait une partie des dépenses supplémentaires, principalement des missions, tout comme l'Unité CNRS-Muséum de Brunoy. L'ORSTOM ne finançait pas l'opération directement, mais il apportait un soutien logistique, en mettant à notre disposition Georges Elfort, pour quelques mois, et en nous prêtant un véhicule et un moteur de pirogue pendant nos missions sur le fleuve. Ce cofinancement, non formalisé par une convention, se prolongea pendant deux années mais, après la mort de Jean Michotte (directeur local de l'ORSTOM), son successeur arrêta cette collaboration en même temps que la direction du Muséum suspendait son programme « Guyane ». Seule l'Unité CNRS de Brunoy continua à financer la suite des opérations, heureusement rapidement relayées par divers contrats de recherche que j'obtenais, puis par le programme Environnement du CNRS et, plus tard, par la Direction du CNRS.

Le Ministère des Armées nous répondit favorablement. Ce serait l'Infanterie de Marine (9^{ème} RIMA) qui interviendrait pour l'ouverture d'une DZ. Seraient à notre charge la nourriture des hommes et le prix du carburant des hélicoptères, ce qui était vraiment peu. On me demandait, en contrepartie, d'écrire un article sur le déroulement des opérations pour un journal publié par l'Armée, destiné aux jeunes recrues.

L'ouverture du camp des Nouragues

En septembre 1986, nous arrivions en mission pour l'ouverture de la DZ et pour démarrer la construction du camp. Je me présentais donc à l'Etat-Major de Cayenne, en compagnie de Jean Marc Thiollay, mais le ton des militaires avait radicalement changé depuis la dernière entrevue que Jean Pierre Gasc et moi avions eue avec eux, au mois de mars. Ce n'est que plus tard que j'appris la raison de ce revirement : J. M. Thiollay avait fait, entre temps, une mission dans le sud, et il avait eu quelques différends avec la hiérarchie militaire. Le Colonel nous accueillit très fraîchement et nous dit qu'il avait effectivement reçu l'ordre du Ministère d'ouvrir une DZ au point « 411 » (ce repère est en fait l'altitude du point culminant de l'inselberg, soit 411 m, figurant sur la carte IGN), mais qu'il était hors de question que des civils montent dans un hélicoptère militaire. La date du début de l'opération étant fixée au lundi 22 octobre, nous n'avions plus le temps d'adresser une demande de dérogation à Paris et nous risquions de voir l'armée ouvrir une DZ dans une zone qui ne nous convenait pas. En outre ces travaux allaient se faire sans que nous puissions en suivre le déroulement de près, et surtout sans que nous puissions nous assurer que la faune serait respectée ; car les militaires avaient l'habitude de chasser pendant leurs campagnes en forêt. Le ton commença à monter et je pris l'initiative d'interrompre provisoirement l'entretien, de façon à soustraire Thiollay qui s'échauffait à tel point que, du bureau voisin, une voix nous demandait de « crier moins fort ».

Nous partîmes immédiatement chez « Héli-Inter ». C'était, à l'époque, la seule compagnie civile d'hélicoptère. Son pilote, Marcel Bertier, ne disposait que d'un « Ecureuil » assez ancien, ainsi que d'une « Alouette ». On lui demanda si, la veille du départ de l'opération, il accepterait de nous déposer sur les roches de l'inselberg, soit environ à 100 km au sud de l'aéroport de Rochambeau. Il examina la carte murale de son bureau, fit un rapide calcul et nous donna son accord.

Nous revînmes à l'Etat-Major en expliquant que notre problème de transport était réglé. Je demandais cependant au Colonel l'autorisation de faire transporter le congélateur à pétrole que nous venions d'acheter, lorsque le « Puma » partirait à vide de Cayenne pour récupérer les soldats. Après quelques hésitations il me dit qu'il « ne voulait pas mourir idiot » et il accepta.

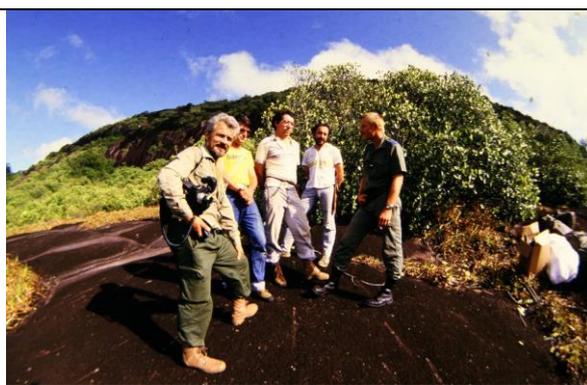
Nous avons pu obtenir un autre financement, par la Région, en grande partie grâce à l'appui de Léon Sanite, alors Directeur des Services Vétérinaires de Cayenne, pour qu'Alain Devez puisse tourner un film « immortalisant » les débuts de la station des Nouragues. Alain Devez venait d'engager un assistant à Cayenne (Thierry), et tous deux étaient prêts à se faire déposer sur les roches de l'inselberg pour démarrer le tournage. Une autre personne s'était greffée à l'opération. Il s'agissait du photographe animalier, André Fatras, qui, grâce à ses appuis, avait obtenu de se faire transporter sur les lieux par l'hélicoptère de la Gendarmerie. Il comptait simplement faire des photos du débarquement des militaires, puis nous rejoindre un peu plus tard quand nous irions sur le fleuve.

Le dimanche 21 septembre au matin, Jean Marc Thiollay, Daniel Sabatier et moi prenions l'hélicoptère pour le premier voyage, Alain Devez et son assistant devant nous suivre par la seconde rotation. Après une demi-heure de vol nous arrivâmes à l'inselberg que nous découvrîmes pour la première fois sous cet angle. Marcel Bertier, le pilote, fit quelques tours et me dit qu'il ne voyait pas de zone où il pouvait atterrir. Je l'orientais vers les « terrasses » et il commença à s'approcher doucement du sol. Il me demanda d'ouvrir la porte (j'occupais le siège avant gauche) et de regarder derrière l'appareil pour voir si la queue ne risquait pas de toucher les branches basses des buissons. Quand nous fûmes à environ deux mètres cinquante du sol je me pendais aux patins et atteignait la roche, rapidement suivi de Thiollais. Daniel Sabatier nous envoya les sacs à dos, monta en équilibre sur les patins, de façon à pouvoir

refermer la porte à glissière, et descendit à son tour. Le pilote, toujours en vol stationnaire, reprit quelques mètres de hauteur et, par gestes, nous fit comprendre qu'il fallait couper au sabre un petit buisson qui gênait l'atterrissage. Il repartit aussitôt vers Cayenne, nous laissant tous les trois dans un silence quasi absolu, après ce moment intense que nous venions de vivre dans un vacarme assourdissant. On se mit aussitôt au travail et il nous fallut une heure pour nettoyer au sabre cette petite place. Il était alors plus de midi et cette activité en pleine chaleur nous avait assoiffés. Je retrouvais les marques que nous avions laissées en mars et descendis à la crique remplir nos bouteilles, puis remontai, juste avant l'arrivée de l'hélicoptère, qui, cette fois-ci, put se poser sur la roche, débarquant Alain Devez, son assistant Thiéry et leur matériel. Nous prîmes nos sacs à dos et rejoignîmes l'ancien campement du mois de mars.



Arrivée du Puma de l'armée.



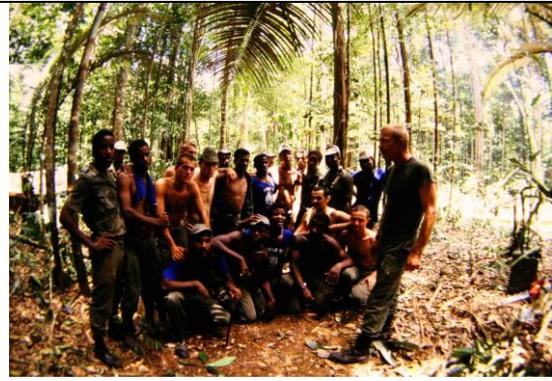
Premières présentations. De gauche à droite : Alain Devez, Jean Marc Thiollay, Pierre Charles-Dominique, Daniel Sabatier, et l'Adjudant.

Le lundi matin nous étions tous les cinq sur les roches, attendant l'arrivée de l'hélicoptère militaire. Il arriva vers 8 heures, suivi de celui de la gendarmerie, mais pas du côté où nous les attendions, c'est-à-dire du nord, mais du sud-est, car, à l'époque, pour des raisons de sécurité, les appareils de l'armée devaient suivre le cheminement des rivières et ne pas trop s'en éloigner. Il se posa et un premier contingent d'une douzaine d'homme en descendit, avec sacs à dos et matériel. Nous nous présentâmes aux premiers venus qui regroupaient leur matériel sur les roches. Les treize autres soldats arrivèrent un peu plus d'une heure après, par la seconde rotation. C'est à ce moment là qu'un événement imprévu se produisit. L'un des soldats descendait de l'hélicoptère, sac au dos, portant un fusil de chasse. Thiollay, qui se tenait à mes côtés, murmura : « merde, je le connais ». Aussitôt après il s'avança vers lui en disant, de façon assez véhémement, que la chasse était interdite⁽¹²⁾. L'Adjudant répliqua immédiatement qu'il était le chef, que si l'on avait quelque chose à dire à ses hommes il fallait le lui dire, et qu'il transmettrait. La situation dérapait à nouveau. Je dis alors que j'étais le « directeur », car il fallait bien qu'il distingue, dans notre petit groupe, qui en était le responsable, et lui indiquait qu'il serait plus simple de s'adresser à moi, afin que je transmette à mes collègues, ... ce qui les laissa stupéfaits. Je lui expliquais exactement ce que nous voulions, précisant que l'emplacement du camp et celui de la future DZ avaient déjà été déterminés, et surtout pourquoi nous voulions créer cette station, dans un environnement où l'écosystème était encore préservé. Il réunit alors ses hommes en ligne, chacun tenant son paquetage à ses pieds, au garde-à-vous, et leur annonça : « Vous êtes ici pour le Muséum. Vous allez ouvrir une DZ. Ici, pas de chasse, ... pas d'explosifs, ... tout à la tronçonneuse, ... défense de bousiller l'écosystème ». Malheureusement Alain Devez, pris de cours, n'avait pas pu filmer cette séquence. Je demandais à l'adjudant s'il voulait bien la refaire, mais cette fois-

ci devant la caméra. Il accepta, en retirant cependant la partie « défense de bousiller l'écosystème ». On se mit alors tous en marche⁽¹³⁾, et on les conduisit sur l'emplacement du futur camp pour qu'ils y établissent leur bivouac. Comme cette partie de la forêt était destinée à être coupée, les inévitables risques de dégâts sur la végétation étaient sans conséquences. Nous restâmes, pour notre part, dans notre ancien campement du mois de mars, au bord de la crique. Les travaux ne démarrèrent qu'en fin d'après-midi, une fois tout le monde installé.



Jean Marc Thiollay (gauche) et Daniel Sabatier (droite).



Regroupement de la section, arrivée au campement.

En début de nuit, nous étions assis à côté du feu, quand un soldat vint nous rejoindre discrètement. Il nous expliqua que le caporal 'A', l'homme au fusil de chasse, était dans une fureur noire, qu'il avait décidé de tuer Thiollay et qu'il avait déjà prévu son plan : équipé de sa tronçonneuse, il ferait semblant de glisser et lui enfoncerait la lame dans le ventre. Thiollay, qui se tenait un peu plus loin, n'avait pas entendu la discussion. Après le départ du soldat, je lui dis qu'il vaudrait mieux ne pas assister aux travaux mais, devant son insistance, je dû lui exposer tout net le plan du caporal. Convaincu du danger, il décida qu'il irait observer les oiseaux sur les roches de l'inselberg, pendant que nous serions sur le chantier. Jean Marc Thiollay m'expliqua, plus tard, que lors de sa précédente mission dans le sud, il avait eu un différend avec ce caporal de carrière qui revenait de la chasse avec des hocos. Toujours au cours de cette précédente mission, et quelques jours plus tard, un coup de fusil passa si près de lui qu'il reçut un plomb dans l'épaule, sans que l'on puisse savoir qui avait tiré.

(12) En mars précédent, lors de notre visite à l'Etat-Major, nous avons expliqué qu'il ne devait pas y avoir de chasse sur le site. Le Colonel nous répondit que cela ne poserait pas de problème, mais que leur règlement obligeait chaque petit groupe marchant en forêt d'avoir un fusil de chasse (pour les grages) et un sabre (pour les serpents jacos).

(13) Pendant notre marche, je suivais l'homme au fusil qui, par-dessus son gros sac à dos, avait chargé un sac de riz de 20 kg. A un moment, le sac accrocha une branche pointue qui se planta dedans. Au lieu de se décrocher, il força, ce qui produisit une déchirure de plusieurs centimètres. Après l'incident de la matinée, je préférais ne rien dire et continuais à le suivre, observant les grains de riz qui tombaient au sol et balaisaient notre itinéraire comme les miettes de pain du Petit Poucet. Nous passions un tronc mort qui traverse la petite crique se trouvant en contrebas, et le riz continuait de pleuvoir. Alain Devez, grand amateur de calambours, me dit alors, « dommage que ce ne soit pas du kouak ... on pourrait dire alors que c'est le pont de la rivière kouak ». C'est depuis ce jour que cette crique s'appelle « crique Kouak » ! Beaucoup d'autres lieux ont été baptisés à la suite d'anecdotes de ce genre.

Le mardi matin, l'adjudant ordonna de couper le premier grand arbre. Nous étions tous autour, regardant la cime et, dès le premier coup de tronçonneuse, nous eûmes la surprise de voir partir un groupe de singes hurleurs qui y dormait encore. C'est sans doute ce groupe qui, plus tard, établit un dortoir en limite de la DZ. Assez rapidement les trois tronçonneuses furent en

action si bien que, dans le vacarme, il était difficile d'entendre les ordres et les mises en garde. Les arbres tombaient un peu n'importe où et une grande partie des soldats continuaient le travail à la hache, ou bien faisaient rouler des rondins en dehors de la zone. Alain Deveze était au milieu du chantier, ne voyant pas le danger, complètement absorbé par ses prises de vues, si bien, qu'à un moment, je dû insister beaucoup pour qu'il déplace sa caméra, juste avant qu'un arbre ne s'écroule à l'emplacement qu'il venait de quitter. Daniel Sabatier identifiait les espèces abattues et marquait leurs troncs et leurs grosses branches. En effet, nous avions prévu de profiter de ce défrichage pour que notre collègue entomologiste Gérard Tavaquillian puisse venir, un peu plus tard, étudier la biologie des longicornes qui viendraient inmanquablement pondre sur les arbres coupés. Pour ma part, en compagnie de l'adjudant, je suivais l'évolution du chantier, avec la hantise qu'un accident ne survienne.

De jour en jour, nous fîmes tous les deux plus ample connaissance et nous prenions nos repas de midi ensemble. L'adjudant aimait manger chaud et, pour cela, il prenait un morceau de plastic (l'explosif), gros comme l'extrémité du pouce, le collait sous sa gamelle et l'allumait au briquet (il transportait toujours avec lui un pain de plastic dans sa sacoche). D'après lui, il n'y avait pas de risque d'explosion, tant que le fragment enflammé ne dépassait pas une « certaine taille ». Il m'expliquait comment il procédait pour tenir son groupe. La section de 25 hommes qu'il commandait comprenait pour partie des soldats de carrière, et pour partie des appelés du contingent, venant essentiellement de milieux défavorisés. D'après lui, rien ne les intéressaient, à part les photos de femmes nues, et la seule façon d'en tirer quelque chose était d'utiliser tour à tour la technique du « bâton », puis celle de la « carotte ». Par exemple, un matin, un orage éclata brutalement. Aussitôt, les hommes abandonnèrent le chantier pour aller se réfugier sous les bâches. Il rappela immédiatement tout le monde, sous le prétexte qu'il n'avait pas donné l'ordre de cesser le travail. Tout le monde reprit son activité, sous la pluie battante, à l'exception d'un grand antillais qui répondit que chez lui on ne travaillait pas sous la pluie. L'adjudant lui dit « ok, un mois de prison ». Le lendemain l'antillais travaillait dur, ce que l'adjudant me fit remarquer. Il m'expliqua alors que si la punition était appliquée intégralement, elle serait prise sur sa prochaine permission, ce qui l'empêcherait d'aller rejoindre sa famille qu'il n'avait pas revue depuis longtemps ; son zèle au travail était destiné à réduire son temps de prison, ce que tous les deux savaient.

L'accident que je redoutais survint en début de matinée, le mercredi 24. Quelqu'un cria : « Accident ! ». Aussitôt les tronçonneuses s'arrêtèrent et quelques hommes se précipitèrent, enjambant les monceaux de branches et de feuillages qui encombraient le sol, vers le blessé que l'on ne voyait pas. C'était le fameux caporal 'A'. Il venait d'abattre un arbre qui, en atteignant le sol, était tombé sur un autre arbre, déjà abattu, et avait brusquement glissé latéralement. Le caporal avait bien essayé d'esquiver, mais il avait été pris dans sa course et sa jambe avait été cassée à angle droit, au-dessous du genou. L'adjudant ordonna : « Ceinturons... Brancard ! ». Aussitôt les soldats enlevèrent leurs ceinturons, et les attachèrent à deux perches pour en faire un brancard. La section était heureusement équipée d'une attelle gonflable, ce qui permit de redresser la jambe, au travers du pantalon, et de la maintenir dans l'alignement. L'homme préposé à la radio alerta aussitôt l'état-major. Son poste émetteur était couplé à une dynamo qu'il faisait tourner à l'aide d'un pédalier, et il se tenait, pour cela, en position à demi allongée sur le sol. Mais il était impossible de faire atterrir un hélicoptère sur le camp, l'ouverture étant encore insuffisante. Elle permettait tout au plus d'hélicopter le blessé, encore fallait-il que le pilote puisse repérer cette minuscule trouée au milieu de la forêt. L'adjudant sortit alors une fusée fumigène destinée à monter au dessus de la canopée et signaler notre présence quand l'hélicoptère arriverait. Il fallait d'abord faire un essai. Il ordonna à tout le monde de se cacher derrière les arbres et de ne pas regarder, car la fusée était puissante et dangereuse. Il se jeta au sol, dégoupilla, tenant de la main droite,

bras tendu, le grand tube de carton qu'il dirigeait vers le ciel, et se protégea le visage de son bras gauche. Malheureusement la fusée avait du prendre l'humidité et, au lieu de s'élever, elle retomba au sol après un petit bond d'un mètre de hauteur. Elle partit alors en serpentant autour de nous, dans le sous-bois, dégageant une quantité impressionnante de fumée qui nous enveloppa et se stabilisa à environ un mètre cinquante du sol.

Entre temps un appel de Cayenne signalait que l'un des deux pumas était bloqué dans le sud de la Guyane et que l'autre avait son treuil en panne. Il fut alors décidé de transporter le blessé jusque sur les roches, où l'hélicoptère de la gendarmerie viendrait le chercher. Le seul chemin permettant de rejoindre les terrasses longeait le bord de la crique, mais il fallait le rejoindre par un petit sentier abrupt et glissant, ce qui aurait posé de gros problèmes aux brancardiers et au blessé. Les jours précédents, m'absentant de temps en temps du chantier, j'avais commencé à rechercher un itinéraire plus commode, en passant par l'endroit où la pente était la moins abrupte, mais ce futur cheminement était alors à peine tracé. Je proposais à l'adjudant d'ouvrir ce passage et il mit six hommes à ma disposition. Nous continuâmes à élargir le passage, jusque vers les terrasses, où je retrouvais Jean Marc Thiollais qui se demandait ce qui arrivait, car il n'entendait plus les tronçonneuses. L'hélicoptère de la gendarmerie arriva presque en même temps que les brancardiers qui, malgré leurs efforts, secouaient involontairement le blessé qui souffrait beaucoup. Ce qui le désolait le plus, était de savoir qu'il ne pourrait jamais plus sauter en parachute.

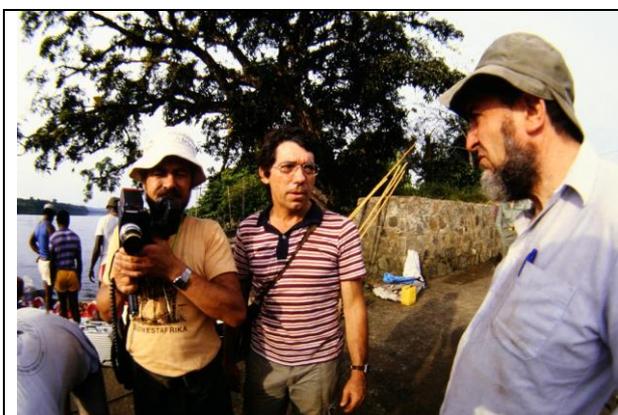
Les travaux reprirent le lendemain. Au quatrième jour, les soldats avaient terminé leurs rations. Ils avaient sous-estimé la durée du travail et n'avaient pas emporté suffisamment de provisions. Un complément de nourriture devait arriver, mais le temps se gâta si bien que l'hélicoptère n'eut pas l'autorisation de décoller. Les hommes durent travailler une journée sans manger, ce qui n'améliora pas leur moral. L'hélicoptère arriva enfin dans la soirée. Pour notre part, nous avions également sous-estimé la durée des travaux, prévoyant de revenir à Cayenne le jeudi. Il fallait préparer la suite de la mission, et Marcel Bertier devait venir nous chercher par hélicoptère, Daniel Sabatier, Jean Marc Thiollay et moi. Quand il arriva, la DZ était loin d'être terminée, l'ouverture ne formait qu'un « puits » dans lequel l'hélicoptère descendit lentement, au ras de la végétation. Nous laissons Alain Deveze et Thiéry qui restèrent encore une journée, jusqu'au rapatriement de la section. D'après eux, ce dernier jours fut assez dur car les soldats étaient fatigués et leur matériel usé. Il restait, dans la pente, un dernier gros arbre, très gênant, qu'il fallait absolument abattre. Ils durent le finir à la dynamite car les trois tronçonneuses étaient hors d'usage. Ordinairement, lorsque l'armée ouvrait une DZ en forêt, elle le faisait à l'explosif et l'adjudant m'en avait expliqué le principe : un boudin de plastique était collé sur chaque gros troncs, du côté extérieur à la future ouverture, à environ un mètre de hauteur. Tous les explosifs étaient reliés entre eux par une mèche instantanée, elles-mêmes reliées à une mèche lente. L'explosion, très violente, sectionnait les troncs dont la base était propulsée vers le centre. Les arbres se couchaient donc tous vers l'extérieur, un peu comme un parapluie qui s'ouvre, et il suffisait alors de nettoyer la petite zone centrale à la tronçonneuse. L'explosion simultanée de toutes ces charges était très destructrice (de la puissance d'une bombe), raison pour laquelle nous avons demandé de procéder uniquement à la tronçonneuse. L'infanterie de marine n'était pas entraînée à l'abattage à la tronçonneuse, ce qui explique ses difficultés et la lenteur relative de son travail.

Après le départ de l'armée, la DZ était fonctionnelle. Mais la petite zone d'atterrissage se trouvait au milieu d'un amoncellement de troncs et de branches qui, quelques mois plus tard, furent envahis de lianes et de plantes pionnières. Par exemple, un an plus tard, pour installer le poste météo, là où il se trouve encore maintenant, il fallut ouvrir un chemin à la tronçonneuse en coupant les andains et les grosses branches de part et d'autre. Ce n'est que progressivement, d'année en année, que l'on se débarrassa du bois mort, en le brûlant, à

l'exception des troncs de certaines essences qui furent réservés à la confection des charpentes et des poteaux de carbets.

Ouverture d'une DZ sur la rivière Arataye, le chemin de jonction, débuts du camp

La seconde phase de l'opération devait avoir lieu sur le fleuve, où nous avions prévu (1) d'aménager une DZ en bordure de l'Arataye, et (2) d'ouvrir un chemin entre le camp Muséum et l'inselberg. Celui que nous avions ouvert en mars nous avait permis de mieux nous rendre compte de la topographie, mais il était préférable d'en ouvrir un second, qui partait directement du camp Muséum. J'avais à nouveau étudié la carte IGN et prévu un passage qui éviterait les parties les plus difficiles. Craignant cependant que ce chemin ne soit un jour découvert par des chasseurs éventuels, nous avons décidé d'en camoufler l'entrée.



Départ de Régina. De droite à gauche : André Brosset, Pierre Charles-Dominique et Alain Devez.



Passage d'un rapide au takari.

Nous partîmes de Régina le dimanche 28 septembre. Outre Georges Elfort, « motoriste », et Desmo « takariste », il y avait à bord Lapitjon et Liwan, aides techniques ayant déjà travaillé avec le Muséum, André Brosset, arrivé quelques jours auparavant de Brunoy, Jean Marc Thiollay, Olivier Tostain, Jean Luc Dujardin⁽¹⁴⁾, et moi. La pirogue de la Gendarmerie nous accompagnait pour un simple aller-retour destiné à déposer le photographe André Fatras au camp Muséum. Alain Devez et Thierry étaient montés avec les gendarmes, ce qui leur permettait d'avoir plus de place et surtout de pouvoir filmer notre pirogue pendant la montée.

(14) Jean Luc Dujardin, ingénieur météo affecté en Guyane, était passionné d'ornithologie et avait déjà participé, à titre bénévole, à plusieurs expéditions scientifiques avec Jean Marc Thiollay et Olivier Tostain. Il était également un défenseur actif de l'environnement. Quelques années après cette expédition, alors affecté à St Georges de l'Oyapock, il avait décidé d'attaquer en justice 'W', personnage bien connu à Cayenne et trafiquant d'animaux notoire. Jean Luc Dujardin fut retrouvé mort au bord du chemin, à côté de son vélo. Son décès fut attribué à un arrêt cardiaque, mais il n'y eut ni enquête ni autopsie. Entre temps sa maison avait été visitée et les documents qu'il avait réunis en vue du procès avaient disparu.

Notre pirogue était bien chargé et, pour franchir le saut Mapaou, les piroguiers préférèrent nous faire descendre pour que nous contournions à pied le passage difficile. Alors que nous marchions dans l'eau pour les rejoindre, Jean Luc Dujardin se fit piquer le pied par une raie venimeuse. Il souffrit beaucoup pendant les premières heures mais préféra continuer la

mission avec nous. Après 18 jours, quand il revint à Cayenne, la plaie s'était nécrosée et profondément creusée.



Pause repas au saut Aïkoupaiï



Débarquement au camp Muséum (photo A. Fatras).

Arrivés au camp Muséum, notre première tâche était d'ouvrir la DZ au bord du fleuve, ce qui devait permettre de faire transiter du matériel par pirogue, puis par hélicoptère jusqu'à l'inselberg. Nous avons sélectionné pour cela un petit promontoire, à une centaine de mètres en aval du camp. Nos quatre techniciens, aguerris aux travaux forestiers, commencèrent par dégager le sous-bois, puis ils continuèrent par les gros arbres dont ils orientaient la chute vers l'extérieur. Il ne leur fallut que deux jours pour aménager l'endroit, mais il faut reconnaître que la surface à dégager était bien inférieure à celle que les militaires avaient dû déforester près de l'inselberg.



Carbet Muséum, après sa rénovation en 1987



Après cela, Georges Elfort, Desmo et Lapitjon allèrent sur le fleuve, à la recherche de troncs de wapas tombés au sol. En les découpant à la tronçonneuse, ils en tirèrent une dizaine de poteaux qu'ils déposèrent au bord de la nouvelle DZ. Ces poteaux étaient destinés à la construction du premier carbet du camp de l'inselberg. Plus tard on se rendit compte que d'autres essences, comme le wacapou, étaient presque aussi résistantes que le wapa et l'on se servit des troncs récupérés sur place pour construire les carbets suivants.



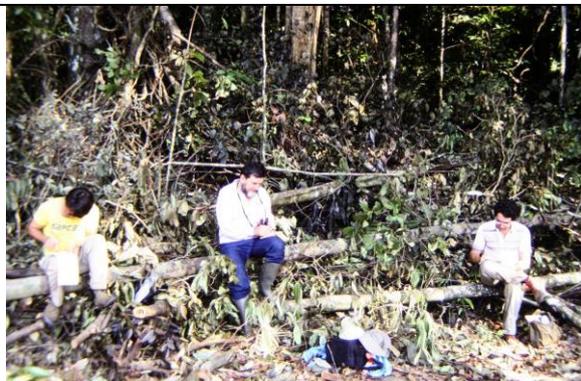
Ouverture de la DZ du camp Muséum



Communication avec Radio Départementale

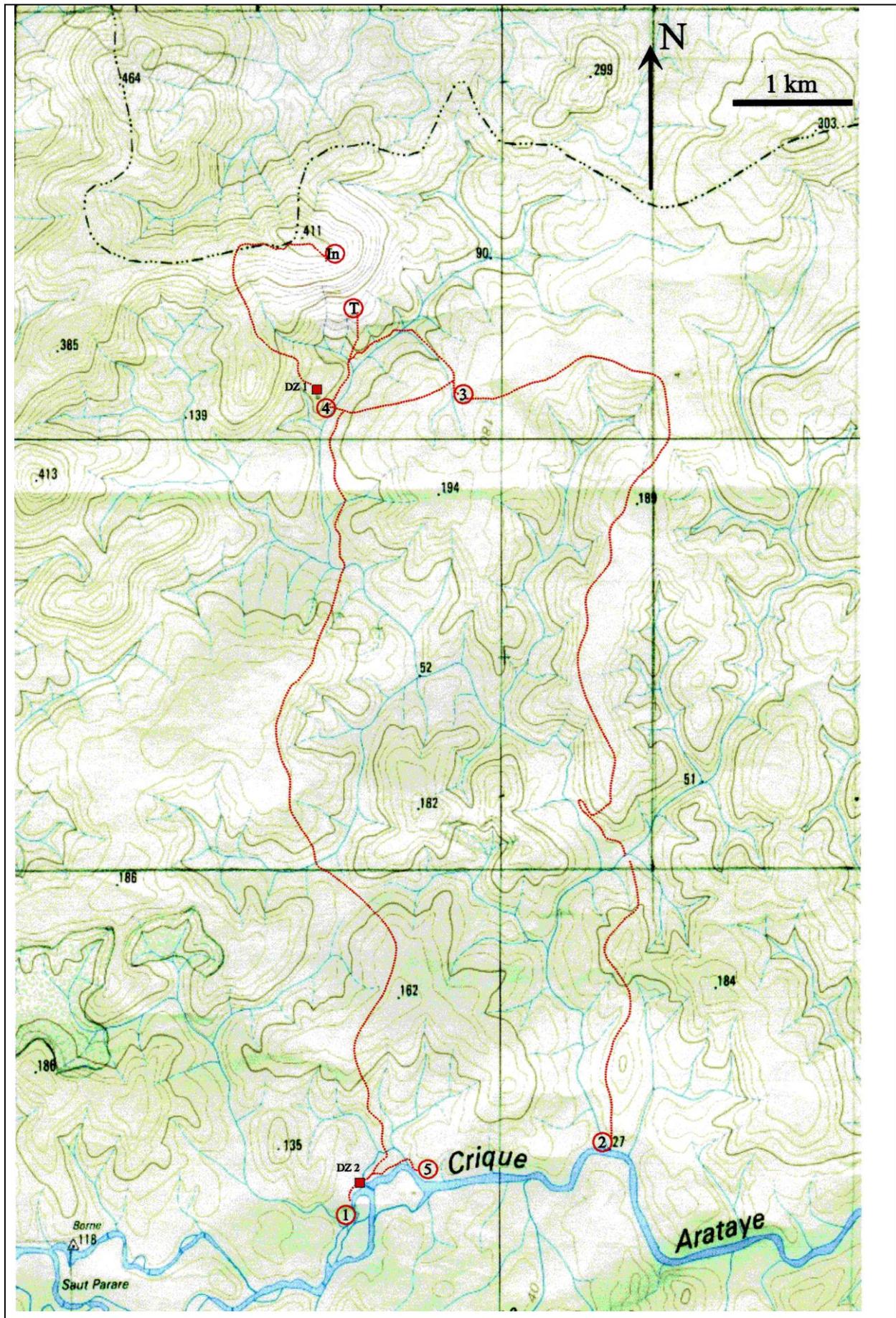
Pendant ce temps, en compagnie de Liwan, je commençai à ouvrir le nouveau chemin destiné à relier le camp du Muséum à celui de l'inselberg. Le premier jour, nous arrivâmes, en milieu d'après-midi, à une petite crique dont la présence était indiquée sur la carte. Mais je restais perplexe car elle coulait dans le sens inverse de celui indiqué. Je me demandais si je m'étais trompé dans mes calculs, ou bien si c'était la carte qui comportait une erreur. Nous rentrâmes passer la nuit au camp Muséum et reprîmes l'ouverture de ce chemin le lendemain. J'avais refait mes calculs et penchais pour une erreur de la carte, ce qui arrive de temps en temps puisque l'IGN ne peut faire qu'un travail d'interprétation des photos aériennes, sans vérification au sol. J'étais cependant inquiet, mais en fin de journée nous arrivâmes vers les « cambrouzes » d'où nous pouvions apercevoir l'inselberg au travers des arbres, de l'autre côté de la vallée. Je savais, dès lors, qu'il ne restait environ que deux kilomètres à ouvrir avant de recouper le tracé ouvert au mois de mars. Rassurés, nous revînmes tous les deux au camp Muséum.

Une bonne partie de la journée du lendemain fut passée à attendre l'hélicoptère qui devait venir en fin de matinée pour nous transporter jusqu'au pied de l'inselberg. Nous avons bouclé nos sacs, réuni le matériel au bord de la DZ, conditionné le poste radio dans sa boîte étanche, replié son antenne, et nous guettions le bruit de l'hélicoptère. Deux heures plus tard, je redéployais l'antenne et parvenait à joindre Cayenne par radio. J'appris alors que le cosmonaute Patrick Baudry était en visite en Guyane et que le Préfet avait réquisitionné l'hélicoptère pour lui faire visiter le pays. On ne pourrait venir nous chercher que le lendemain dans l'après midi.



Attente de l'hélicoptère au bord de la DZ





Portion de la carte, publiée en 1983 par l'IGN, avec les itinéraires suivis en mars et en octobre 1986 : (1) emplacement du camp Muséum ; (2) embouchure de la crique Nourague ; (3) bivouac du 8 mars ; (4) emplacement du second bivouac ; (5) ancien poste de transbordement où se trouve établi l'actuel camp CNRS « Pararé » ; (In) sommet de l'inselberg ; (T) emplacement des terrasses de l'inselberg où s'est posé le premier hélicoptère ; DZ1 et DZ2 = zones d'atterrissage pour hélicoptères, aménagées en 1986. (2) à (3) = itinéraire du 8 mars ; (3) à (4) = itinéraire du 9 mars (à noter le raccourci ouvert pour le retour) ; (4) à (In) = itinéraire ouvert le 10 mars ; (4) à (T) = itinéraire ouvert le 11 mars ; (1) à (4) = itinéraire ouvert en octobre 1986. Ligne pointillé-tiret = ligne de partage des eaux délimitant le bassin de la Comté, au nord, et celui de l'Approuague, au sud. Les courbes de niveau sont figurées tous les 20 mètres.

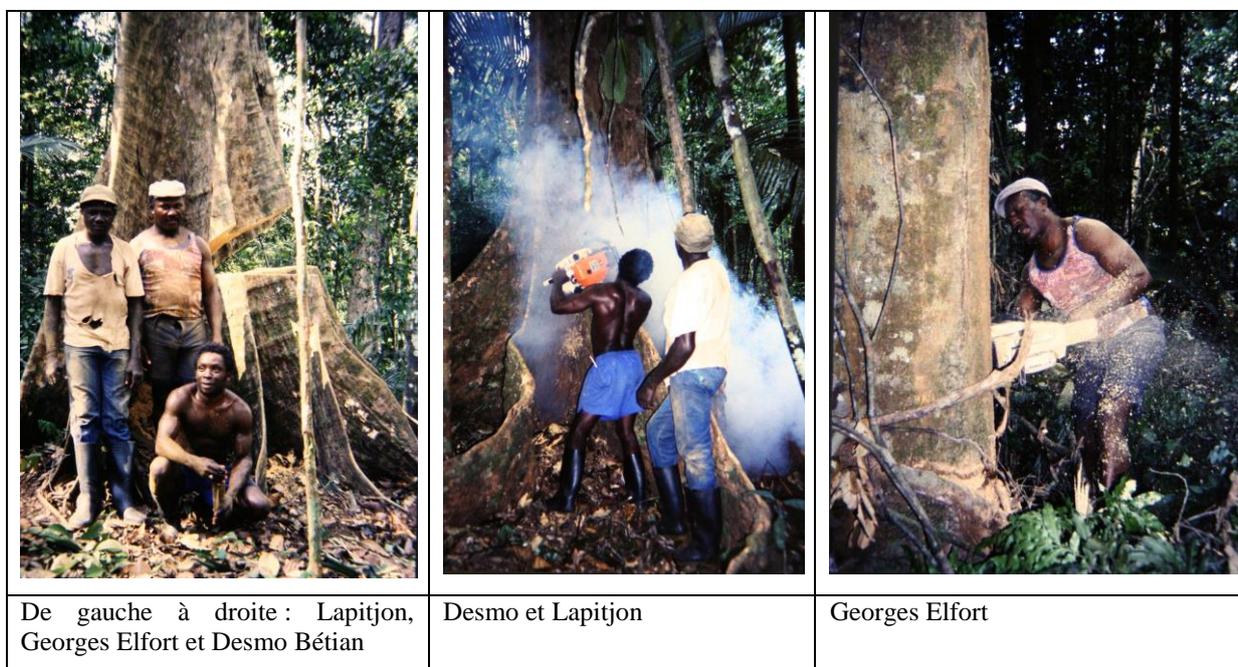
Nous décidâmes alors de partir à pied, dès le lendemain matin, samedi 4 octobre, de finir les deux kilomètres de chemin qui restaient à ouvrir, et d'attendre l'hélicoptère sur la DZ de l'inselberg des Nouragues. De là, nous organiserions les transbordements entre le fleuve et le nouveau camp. Nous étions moyennement chargés et nous arrivâmes en début d'après midi. Seul André Fatras était resté au bord du fleuve où il comptait passer encore quelques jours, son épouse devant venir le rejoindre par pirogue. L'hélicoptère arriva presque en même temps que nous et l'on organisa trois ou quatre rotations entre les deux sites. Les poteaux de carbet en wapa furent transportés dans la cabine dont les portes avaient été complètement ouvertes. Longs de cinq à six mètres, ils dépassaient largement de part et d'autre de l'hélicoptère, donnant l'impression, de loin, que c'était un avion qui s'approchait. Pour éviter une rotation supplémentaire, le pilote « força » sur son dernier chargement et eut quelques difficultés au décollage (il faillit tomber dans la rivière). Mais tout se passa bien.



Camp « Inselberg » avant les travaux

Alain Deveze, Thierry et Liwan repartaient à Cayenne par cet hélicoptère. En effet, notre expédition coïncidait avec la première opération « Radeau des cimes » que Francis Hallé organisait dans la région de Montsinéry, et nous nous étions entendus pour que Deveze y tourne également un petit film. On se trouvait à huit sur le camp, avec tout le matériel, mais sans carbets. Chacun s'organisa alors pour installer son hamac entre les petits arbres, mais cette fois-ci sur la colline, à l'emplacement du camp actuel. Nous avons trouvé une petite source, légèrement en contrebas de la colline, côté inselberg, ce qui nous permettait de faire notre toilette et de puiser de l'eau sans avoir besoin de descendre jusqu'à la crique. Le congélateur à pétrole, déposé par les militaires le jour de leur départ, trônait au bord de la DZ. On le mit sur des cales et on installa une bâche de plastique au dessus, aménageant ainsi notre première « cuisine-salle à manger ». Cela faisait à peine deux semaines que l'opération avait débuté.

Le lendemain, les quatre ornithologues se dispersaient dans les environs, commençant les premiers inventaires, et surtout les premiers repérages. C'est comme cela que Jean Marc Thiollay découvrit la « cascade ». Il avait descendu la crique et, au retour, gêné par la pluie, au lieu de prendre le cours principal, avait remonté l'affluent venant de la cascade. Ce n'est qu'arrivé au pied d'une chute d'eau qu'il s'aperçut de son erreur, ce qui le fit arriver assez tard au camp. Cette zone fut particulièrement prospectée dans les jours suivants et c'est à cette occasion que Jean Luc Dujardin et Olivier Tostain découvrirent les grottes situées plus en amont et abritant les restes d'urnes funéraires. L'exploration de la zone fut particulièrement intense dans les débuts d'installation de la station, même après la mise en place des premiers quadrats écologiques. Pour ma part, durant les premiers jours, je restais en partie avec nos trois techniciens Saramacas pour l'ouverture du camp, consacrant le reste de mon temps à explorer les environs, en particulier pour la future adduction d'eau et pour l'aménagement provisoire de la source, mes soirées étant consacrées à la capture des chauves-souris. La colline était couverte par une très belle forêt, avec de gros arbres, comme on peut encore s'en rendre compte par l'examen des souches qui ont pu subsister. Georges Elfort, Desmo et Lapitjon nettoyaient d'abord le sous-bois avant de couper les arbres. Pour cela, ils entamaient la base d'un certain nombre de pieds, plus ou moins en alignement, puis ils faisaient tomber un gros arbre qui entraînait les autres dans sa chute, toujours vers l'extérieur de l'ouverture. On coupa également certains arbres de la bordure afin de dégager la vue, l'une vers le sud, ouvrant un vaste panorama, et l'autre vers le nord, donnant sur les falaises de l'inselberg. Ces deux trouées, qui existent toujours et qui ont été rafraichies plusieurs fois, avaient pour but d'aérer le camp, mais surtout de l'ouvrir sur un paysage. Cette raison peut paraître superflue, mais le manque de vue peut, à la longue, devenir démoralisant quand on séjourne longtemps en forêt. Une autre justification de ces ouvertures est apparue à posteriori, résultant des nombreuses observations scientifiques faites à partir de ces « fenêtres » taillées dans la végétation.



Quand on campe en forêt, on se contente généralement d'examiner la végétation avant d'installer son bivouac, évitant de se placer sous une branche morte accrochée dans les lianes, ou bien à proximité d'un vieil arbre en fin de vie. Mais certaines chutes sont imprévisibles et il faut savoir qu'elles représentent le premier danger en forêt. Quand il s'agit d'un campement

permanent, il est impératif de se placer à découvert et d'abattre les arbres risquant de s'écrouler sur les carbets. Pourtant ces règles de prudence sont rarement intégralement appliquées en Guyane pour la simple raison que les arbres sont très haut et qu'il faudrait, théoriquement, les couper à une distance au moins égale à leur hauteur. Pour le camp des Nouragues (« Inselberg »), faute de moyens financiers, mais surtout, pour minimiser notre impact sur la forêt, nous avons cherché un compromis entre le niveau de sécurité et la taille de l'ouverture. Tout d'abord, le fait de s'établir sur le sommet d'une colline fait que les arbres situés en bordure sont presque tous implantés sur une pente orientée vers l'extérieur du camp. Quand un arbre s'écroule, c'est en général dans la direction de la pente, ce qui réduit considérablement les risques quand on est placé plus haut. Les quelques arbres jugés dangereux furent abattus et, par la suite, la végétation des bordures a été périodiquement inspectée de façon à éliminer les quelques individus « suspects ».



Il fait rapidement chaud sur les terrains entièrement dégagés, aussi avons nous prévu de laisser quelques petits arbres pour avoir un peu d'ombre sur le futur camp. L'idée était bonne, mais le résultat fut assez décevant. En effet, les petits arbres du sous-bois sont, pour la majorité d'entre eux, de futurs grands arbres en attente d'une trouée. Tant qu'ils sont en sous-bois et manquent de lumière, leur croissance est ralentie, ils font peu de racines et poussent surtout en hauteur, comme des asperges. Une fois dégagés de la végétation qui les dominait et leur cachait la lumière, ils grandissent rapidement, mais leur base reste encore fragile si bien qu'ils résistent difficilement aux premiers coups de vent. Au cours des deux premières années, près d'une dizaine d'entre eux s'abattirent dans le camp, abimant deux carbets, et nous fûmes obligés d'en supprimer un certain nombre. En outre, ces petits arbres sont assez hauts et l'ombre qu'ils font est généralement portée ailleurs que sur les carbets qu'ils côtoient. Après une dizaine d'années certains s'étaient tellement développés qu'ils devinrent dangereux, et il fallut les abattre, ce qui n'est pas facile à faire au milieu d'un camp. Avec le recul, la meilleure solution semble être de ne conserver que les essences connues pour leur petite taille, une fois adulte, ou bien carrément de les planter, leur développement étant rapide en pleine lumière.

On se mit rapidement à la construction du premier carbet, destiné à servir de cuisine et de salle à manger. Nous avons décidé de le faire à deux étages, d'aménager le bas en zone de stockage et le haut, en « lieu de vie ». Nous fîmes la charpente avec des bois ronds récupérés lors du défrichage, on le couvrit d'une bâche plastique, et les planches furent découpées à la tronçonneuse dans le tronc d'un bois tendre, un « gonfolo ». Elles furent aussitôt assemblées, mais se rétractèrent en séchant, formant de larges fentes qui laissaient passer la

poussière et la terre apportée par nos chaussures sur le matériel stocké en dessous. Nos techniciens avaient déterminé la hauteur de chaque étage en fonction de leurs propres critères, si bien que, par la suite, beaucoup se cognèrent la tête sur les poutres. Je fus même obligé de signaler par des rubalises certains endroits « sensibles » (pour les têtes). Quand ce carbet fut rénové, en 1998, sa toiture fut rehaussée de plus d'un mètre. Mais, tel qu'il était en 1986, il représentait pour nous, après ce que nous avons connu, le *summum* du confort en forêt.



En haut, et en bas à gauche, début de construction du carbet cuisine. En bas à droite, début du carbet dortoir « Miconia ».

L'hélicoptère arriva le 16 octobre, amenant Marie-Françoise Prévost (Fanchon) et Daniel Sabatier, qui allaient commencer les premiers inventaires botaniques, Gérard Tavakilian, qui venait étudier les longicornes, et un archéologue. L'hélicoptère apportait également des vivres, en particulier de la viande et du poisson congelés qui furent stockés dans le congélateur à pétrole⁽¹⁵⁾. André Brosset, Jean Luc Dujardin et moi revenions à Cayenne. Je continuais ma mission en rejoignant pour quelques jours l'opération « Radeau des cîmes », à proximité de Montsinéry, en bordure de la route du tour de l'île. C'était une autre aventure qui démarrait pour Francis Hallé et de nombreux « tropicalistes », parallèlement à celle des Nouragues.

(15) Le fonctionnement d'un congélateur à pétrole est compliqué car il faut respecter scrupuleusement un certain nombre de règles, en particulier le tenir parfaitement horizontal, nettoyer et égaliser régulièrement la mèche, laisser chaque petit accessoire à sa place exacte *etc.* Nous n'étions qu'un petit nombre à bien savoir le régler et il tomba souvent en panne quand les résidents ne suivaient pas toutes les consignes ou prenaient quelques initiatives malheureuses. Il faillit mettre le feu au carbet cuisine, si bien qu'on le déplaça sous un petit carbet particulier, en bordure de la DZ. Il fallut attendre 1995 et l'installation d'un équipement photovoltaïque suffisant pour le remplacer par un congélateur électrique. Les problèmes ne cessèrent pas pour autant, mais ils furent moins fréquents.

L'hélicoptère suivant amenait Devez, Thiéry et Liwan, qui venaient poursuivre le film sur les Nouragues, ainsi qu'Elisabeth Pagès, venue démarrer une étude sur les singes tamarin. Il ramenait vers Cayenne Jean Marc Thiollay et Olivier Tostain. Le camp fut encore occupé jusqu'en fin octobre et tout le monde fut rapatrié. Outre le carbet cuisine, nous disposions de deux carbets dortoir (« Miconia » et « Geisospermum »), et les Saramacas avaient construit pour eux un petit carbet séparé, à l'autre extrémité du camp, préférant se mettre à l'écart et avoir plus d'intimité.

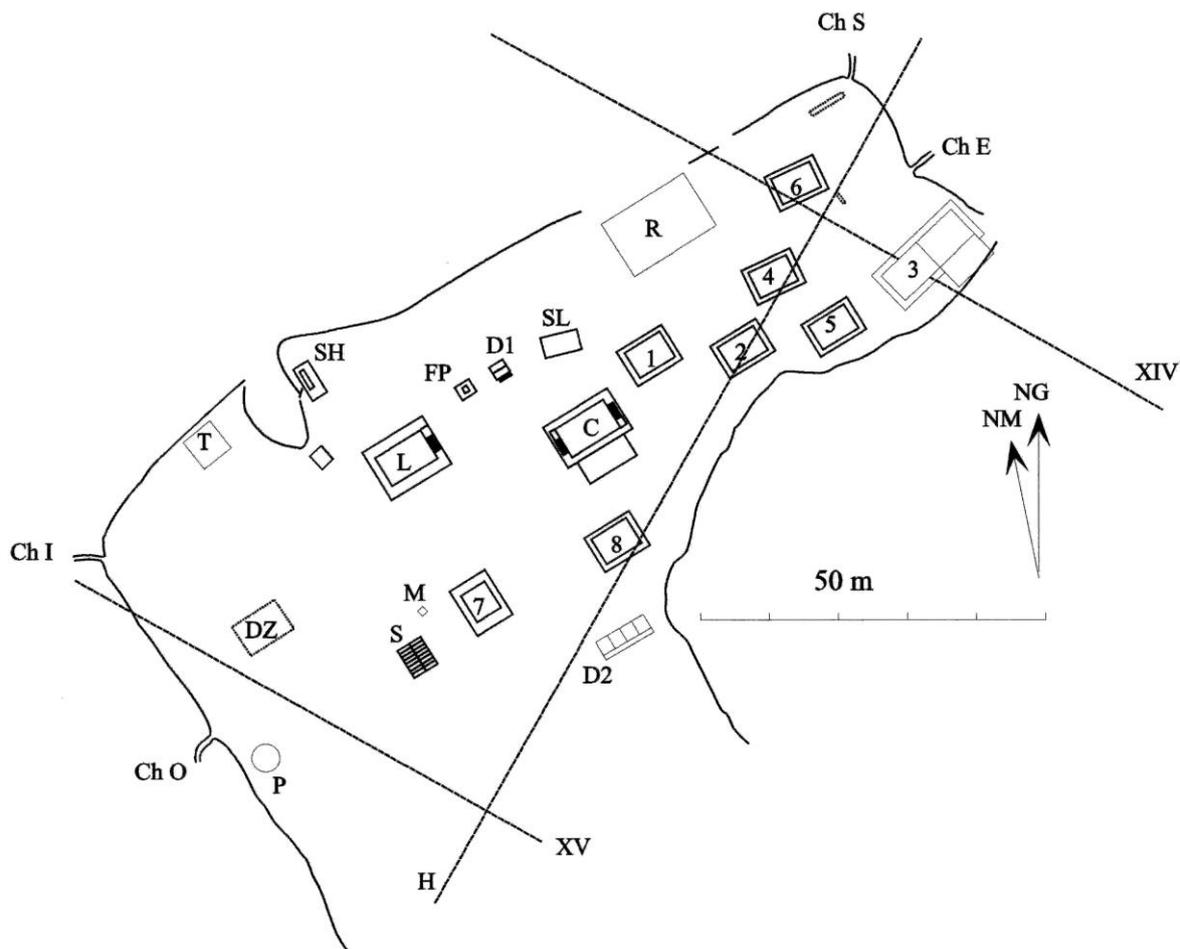


Construction du carbet dortoir « Miconia », en premier plan, et du carbet cuisine, en second plan. Le coin cuisine était installé au rez-de-chaussée avant la mise en place du plancher (1986).

Vue aérienne du camp en fin 1987. En premier plan le carbet cuisine, puis les carbets dortoirs « Miconia », « Duguetia » et « Palicourea ». Au fond carbet de Desmo et Georges Elfort.

La mission suivante eut lieu en février 1987 et, dès lors, le camp fut pratiquement occupé en permanence, à l'exception de la période des fêtes de Noël pendant lesquelles il était rare de trouver des candidats. L'adduction d'eau fut réalisée en mars, supprimant du coup les nombreux voyages entre le camp et la source. On prit alors nos douches, assis sur un gros tronc couché au sol, en s'arrosant au tuyau d'arrosage, mais Georges Elfort construisit rapidement une petite cabine de douche (D1), à ciel ouvert, protégée par un clayonnage en « golettes ». La construction du troisième carbet dortoir (« Palicourea ») démarrait, et deux grandes tables furent installées à l'étage du carbet cuisine, l'une servant aux repas, l'autre au travail. En mars 1987 le layonnage du grand plateau était fini et, parallèlement à ces travaux, le carbet du camp Muséum, au Saut Pararé, était reconstruit et agrandi, car l'ancien commençait à tomber en ruine. Un second congélateur, à gaz, avait été acheté de façon à ce que les botanistes du Muséum, qui venaient y continuer leurs travaux, bénéficient de structures équivalentes à celles existant au pied de l'inselberg. Mais après deux ans, presque tout le monde abandonna ce site pour venir travailler au camp inselberg. L'ancien camp Muséum servit alors essentiellement d'étape dortoir, quand les voyages se faisaient par le fleuve. Ce ne sera que bien plus tard, à partir de 1997, avec le projet COPAS, qu'un nouveau camp sera aménagé dans ce secteur mais 1,5 km plus en aval, pour des raisons de commodités.

En 1988 tout le layonnage était fini, délimitant les quadrats écologiques, et la cartographie du site était bien avancée. Les passerelles de canopée étaient installées, plusieurs thèses démarraient et de nombreux chercheurs venaient travailler sur place.



Camp « Inselberg » des Nouragues

C : carbet cuisine, construit en 1986, rénové en 1998	P : parabole internet satellite (2007)
L : carbet laboratoire, construit en 1993	S : panneaux solaires (début en 1988, étendus en 1989, puis 1995, puis 2008)
1 : carbet dortoir «Miconia » (1986)	T : abri transformateur (alim. turbine, 2003)
2 : carbet dortoir « Geisospermum , ou <i>léléti</i> » (1986)	SH : séchoir à hercier (1988, 1994, électrifié en 2004)
3 : carbet « Desmo & Wemo » (1986, agrandi en 1994 puis en 2006)	FP : four à pain (1987)
4 : carbet dortoir « Palicourea » (1987)	D1 : premières douches (1987)
5 : carbet dortoir « Dugetia ou <i>Akouli Lanza</i> » (1992)	D2 : deuxièmes douches (2002)
6 : carbet dortoir « bois de rose » (1997)	SL : séchoir à linge (1989)
7 : carbet dortoir « Hanso weï » (1994)	R : réserve matériel (1996, agrandi 2009)
8 : carbet « Patrick » (2001)	Ch E : chemin Est
DZ : zone d'atterrissage hélicoptère	Ch O : chemin Ouest
M : poste météo (1987)	Ch I : chemin inselberg
	Ch S : chemin source
	H, XIV & XV : position fictive des layons



Les trois premiers carbets dotoirs en 1987



Les mêmes carbets dotoirs un peu plus tard



Carbet cuisine avec son ancienne charpente (2001)



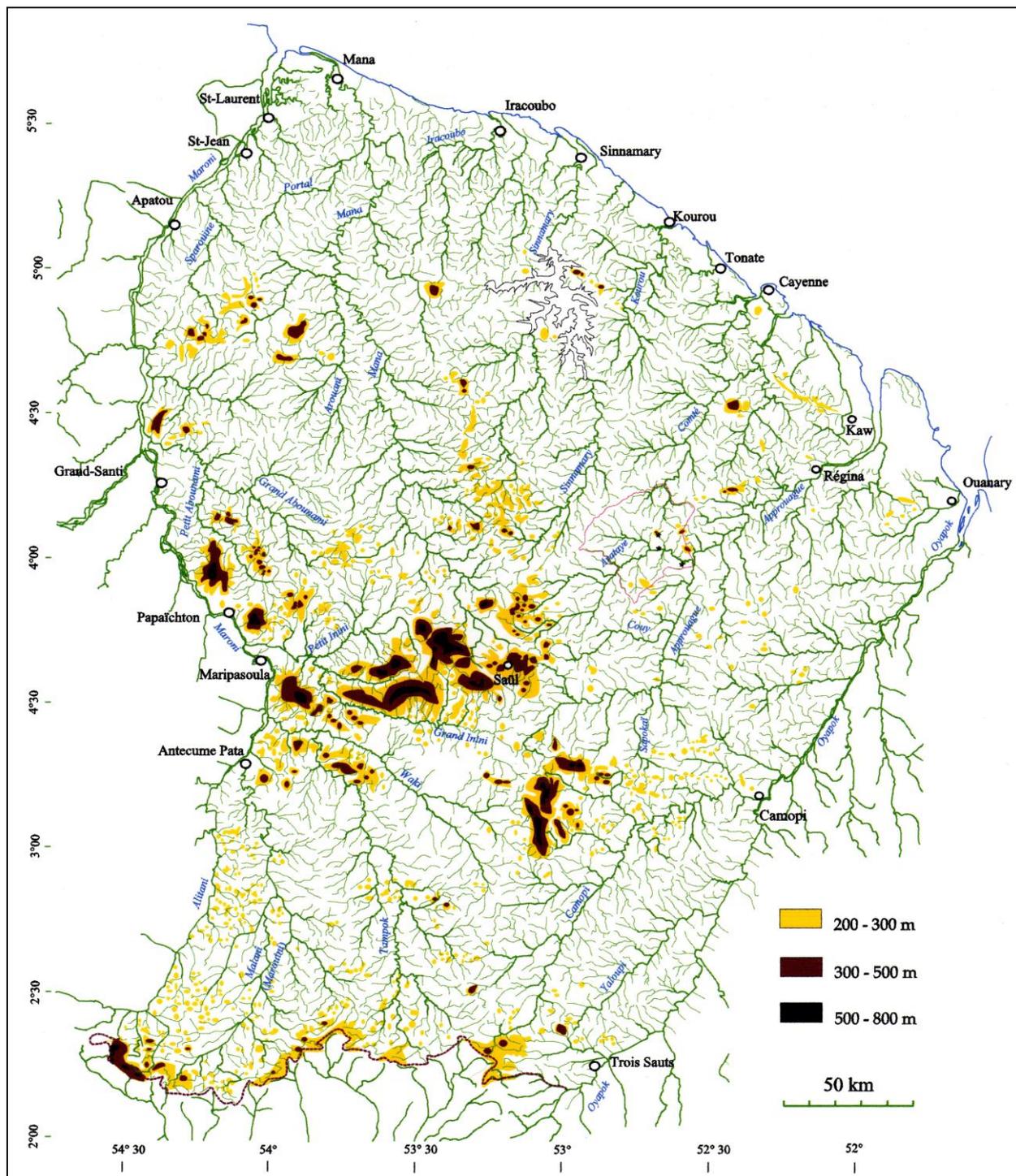
Cabine de douche et lavoir



Démontage du carbet cuisine (fin 1997)



Rehaussement du carbet cuisine (1998)



Carte de la Guyane représentant le réseau hydrographique et les reliefs au dessus de 200 m. Carte réalisée à partir des fonds de carte du BRGM et de l'Atlas de la Guyane. La position de la Réserve des Nouragues est figurée par une petite ligne rouge.